

# Rectangles

Lorsque j'étais enfant, avant d'aller dormir, je jouais parfois en compagnie de mon père au jeu du dictionnaire. Il s'agissait d'ouvrir notre *Larousse* à l'une des pages où commence une lettre et d'identifier, autour de la magistrale majuscule, des éléments rassemblés dans un même rectangle pour l'unique raison d'avoir en commun l'initiale de leur nom. À la première page des C, je dénichais facilement *chien, chat, citrouille, carrosse et château*, mais il me fallait de l'aide pour nommer le *cocher*, le *cocon* ou le *colimaçon*. À la page des O, je trouvais des sortes d'*otaries* et des sortes de *souris*, mais pas d'*ordis* : je vous parle d'un temps que les moins de trente ans ne peuvent reconnaître.

Ces années-là, juillet venu, mon père tombait en vacances. Le budget familial écartant tout projet de voyage, quelques excursions dans notre vieille capitale tenaient lieu de dépaysement.

Papa m'invitait à l'accompagner. Notre heure de départ suivait de peu le passage du facteur ; quand *Le Devoir* était arrivé (c'était celui de la veille, "mais qu'importe" disait mon père), nous partions pour notre Parc des Braves. Papa portait son quotidien sous le bras comme d'autres leur pain. Nous traversions un Chemin Sainte-Foy que nos yeux des années cinquante croyaient très achalandé et nous accédions à notre paradis : des arbres

centenaires, de vastes pelouses, des arbustes en fleurs et quelques bancs publics. Chemin faisant, papa m'apprenait le nom des oiseaux et imitait de son souffle virtuose le moindre de leur chant.

Ces jours-là, il faisait beau bien sûr.

Nous choisissions avec soin notre lieu de séjour : un banc bien ombragé, et ayant à ses pieds une zone sablonneuse assez grande pour être un agréable terrain de jeux. Nous y passions la matinée. Je trouvais les pages du journal un peu grandes, mais j'aimais bien dessiner sur le sol. Et converser, de temps à autre, avec mon trop sérieux mais très affable compagnon.

En après-midi, papa me proposait parfois une autre destination : les Plaines d'Abraham. Ces fois-là, il n'apportait pas de lecture. Il savait que sur ces champs de bataille, où il me laisserait d'abord grimper sur les canons, se trouveraient d'autres occasions de télescoper l'espace et le temps. Un musée. Pour tromper sa condition de sédentaire. Un fleuve. Pour pressentir le grand large. Des sites pour entrevoir l'universel.

D'autres jours encore, nous nous rendions sur la Terrasse Dufferin pour profiter d'un concert en plein air. Joies multiples et bain de foule. Sur le chemin du retour, papa s'achetait un des ses petits cigares du dimanche et m'offrait de choisir une friandise. Lorsqu'en telle circonstance, je le voyais placer sous son bras un magazine *Time*, je devinais que la soirée serait bien sage.

Quand la famille se retrouvait au salon, papa inventait volontiers charades et rébus. Et puis, avant de se cloîtrer dans sa lecture, il jouait un peu de sa flûte traversière. Moi je sortais mon *TinkerToy*, pour échafauder quelque navire ou quelque moulin à vent.

Le lendemain, papa me faisait cadeau des pages auxquelles je m'étais intéressée, la veille, en feuilletant sa revue. Ainsi, depuis des lustres, je conserve mille et une coupures de journaux. Elles dorment dans une malle de jonc qui, me semble-t-il, pourrait me sauver de bien des périls. S'y côtoient de façon surprenante mais heureuse des Raphaël, des Rodin, des Rotko, des Riopelle.

En cours d'automne, mon père s'offrait quelques soirées de cinéma. Je m'affligeais alors d'être laissée pour compte. Surtout à l'entendre, le jour suivant, décrire les attraits de *L'Atalante* ou évoquer la beauté d'un *Fanfan la Tulipe* que je m'imaginai mal, portant un nom si joyeux, être réservé aux adultes.

Sur les mots et sur bien d'autres choses, il me restait beaucoup à découvrir.

Chaque mois de l'année, un numéro de la revue *Sélection* trouvait moyen d'entrer à la maison. Mon père se faisait un devoir de dénoncer (dans les mots de son temps) le caractère *fast-food* de cette publication. Il nous faisait tout de même lecture de quelques "*Silhouettes et*

*Profils* "... lorsque s'y dessinaient les valeurs qui étaient siennes. Liberté, égalité, fraternité. Amour et beauté.

Quant à moi, je me rappelle avoir aimé la page qui disait "*Rions un peu*". Et les rubriques "*Enrichissez votre vocabulaire*". J'y découvrais les discrètes mais profondes différences entre *conjoncture* et *conjecture*, entre *événement* et *avènement*, et de précieuses nuances entre *aléatoire*, *intermittent*, *périodique* et *saisonnier*.

Lorsque les neiges prenaient place, nous vivions de plus en plus entre nos murs : papa n'en avait que plus de temps pour lire. Pour lire Ringuet, pour lire Voltaire. Il lisait beaucoup. À toute heure du jour : le geste auguste du lecteur. Il me semblait un peu lointain parfois, derrière ses livres, ses revues, ses journaux. Je le voyais, immobile. Je le croyais captif. J'étais candide. Les années ont passé, j'ai compris. Aujourd'hui, j'estime comme lui que tous ces rectangles de papier sont nos plus belles embrasures.

Et j'écris à qui veut me lire : longtemps après que nous l'ayons quittée, l'enfance demeure ; elle rêve en nous comme sève.

Geneviève DeCelles

texte primé par la Société de développement des périodiques culturels (SODEP) en 1993 et publié dans **Le Devoir** par la suite.